...ulletin météorologique.

...ashington, 23 mars— Indica-... pour la Louisiane et le ...ssipi — Temps beau ; plus ...i dans la partie sud-est ; vent ...ord.

La crise.

...us recevons, hier soir, d'as-...tristes nouvelles. La crise ...ano-américaine est arrivée ...n plus haut degré d'aigreur ...cuité. Il semble à certaines ... qu'il n'y ait plus pour les ...s Unis d'autre moyen de ...r la question que le recours ...armes, à l'ultima ratio des ...t des peuples.

...s au ciel, nous n'en sommes ...ncore là. Nous ne voyons ...isqu'ici que l'honneur na-...ait été blessé. Si, même, ...eu des concessions faites, ...sont venues de l'Espagne. ...st possible que l'affaire du ... compromette le gouverne-...de Madrid et qu'il y ait ...e à indemnité — ce que ...ignorons encore ; mais ...là, tâchons de conser-...oire sang-froid et réser-...tout ce que nous pou-...avoir de patriotisme, de ...ement au pays pour le jour ... sera sévèrement blessé ...on honneur et dans ses in-...les plus sacrés. Nous ...rons alors que plus redou-...et plus invincibles.

...système patriarcal.

...nombre des projets de lois ...hier, à notre convention ...tutionnelle, relativement au ...ge, il en est un, de M. Hen-...apella, que nous analyse-...dans notre prochain nu-...

...ernière vue, il nous ...rait ...ent ; bien plus ...nel, ...ins pratiques que ceux dé-...sentés ; il est connu sous ... de *système patriarcal.*

...CLUB DES TREIZE.

...à New York qu'existe le ...ce nom, et il ...ent, nous ...t-on, de donner ...on dîner ...à l'hôtel Mills, ...ns Blee-...et. 338 convives, c'est-à-...fois 13, se sont assis par ...tour de 26 tables et ont ...repas coûtant 13 cents par ...repas a duré exactement ...utes ou 2 fois 13.

...orges Francis Train, qui ...organisé le dîner, a expliqué ...vives qu'il avait choisi ce ...ant parce que le nom du ...Hôtel No 1» se composait ...ze lettres et il a ajouté que ...de la rue «Bleecker street» ...ait également treize lettres ...maladroit quelconque n'avait ...dans le mot «Bleecker» une ...» qui n'avait absolument ...y faire.

...fois lancé sur cette voie-là, ...on a lu une longue liste de ...l'hommes célèbres, de villes ...antes, de rues connues et ...s usuels, tous comptant 13 ..., dans le but de prouver que ...mbre 13 n'est pas un nombre ...rte malheur, comme on le ...généralement.

...série de 13 toasts a été por-...on allait en commencer une ...e, qui aurait duré jusqu'à ...heure, mais le gérant de ...a insisté pour que le dîner ...à minuit et les convives ...se séparer.

...Départ ont pris, pour ren-...eux, un train de chemin ...élevé qui passait précisé-...minuit 13 minutes à la ...de Bleecker street ; et, par ...grand des hasards, la loco-...attelée à ce train portait le ...ro 113, alors que le conduc-...avait sur sa casquette une ...numérotée 393.

Académie française

Réception de M. le comte de Mun.

Le 10 de ce mois, a eu lieu, à l'Académie française, la réception solennelle de M. le comte Albert de Mun, élu à la place laissée vacante par la mort de M. Jules Simon. Une foule des plus élégantes se pressait dans les tribunes et sur les gradins de l'hémicycle pour entendre le grand orateur.

Discours de M. de Mun.

M. le comte de Mun constate tout d'abord que M. Jules Simon est avant tout un homme public. "Il l'est, dit-il, par ses doctrines et par ses œuvres, par ses écrits et par ses discours, par sa politique et par sa philosophie. Son histoire est celle même de notre temps." Et il rappelle sa naissance, le 28 décembre 1814, à Lorient, d'un père lorrain et d'une mère bretonne, puis les premières années de son enfance passées à Saint-Jean Brelay, "au plein cœur de la chouannerie encore vivante."

Jules Simon grandit là, en ce coin du monde si loin du reste de la France, l'esprit éveillé, l'âme tendre, l'intelligence ouverte et curieuse, l'imagination ravie par la mystérieuse poésie des campagnes bretonnes : près de la vieille maison avec ses marches de pierre et sa fenêtre en ogive, il aime à courir parmi les bruyères violettes et les genêts d'or d'où sortent les rochers gris ou bien à contempler, derrière les grands sapins dressés à l'horison, le crépuscule rouge étendu sur la lande, tandis qu'il écoute grave et recueilli, la cloche du soir, comme celle du poète florentin "pleurant le jour qui se meurt".

Son père est triste et renfermé : sa mère est toute sa vie. Il est pieux comme elle, et déjà, cependant, il se trouble: un jour, à la fête de Noël, il presse de questions le bon recteur de la paroisse et sa réponse le rassure : "Tu crois que Jésus est là et qu'il est ton sauveur : tu crois qu'il faut aimer et respecter ton père et ta mère ; tu crois qu'il faut faire aux autres tout le bien possible, parce que c'est la loi de Dieu. Qu'as-tu besoin de te mettre autre chose dans l'esprit?" Bientôt le doute déchirera cette âme et la jettera dans l'angoisse; personne, alors, ne lui répondra plus par un acte de foi. La science du recteur de Saint-Jean n'était-elle pas la meilleure?

L'éminent orateur nous montre Jules Simon au collège de Lorient et au collège de Vannes, puis, à quinze ans, donnant des leçons pour pouvoir finir ses études avec le produit de ses cachets. Le voici enfin à l'Ecole Normale :

Sa vie est austère ; il sort à peine et pour voir sa sœur, religieuse au Sacré-Cœur, pour entendre Lacordaire au collège Stanislas, ou pour rêver sous les voûtes de Notre Dame, qu'il aime "comme Quasimodo"! La Bretagne le hante et l'Océan et les vieux clochers. Il ne peut y retourner, il est trop pauvre, qu'on lui en parle du moins! Il est "seul, triste et mélancolique", et cette solitude et cette hostilité cette pauvreté de sa vie et ce regret du sol natal n'expliquent pas sa tristesse. Il est plein de Dieu et il doute, voilà son mal.

"Nous n'étions, dit-il, ni voltairiens, ni catholiques : nous étions incertains! Incertains avec le désir de croire! Nous étions, après tout, les seuls malheureux, ou si ce mot blesse les catholiques, je dirai que nous étions les plus malheureux !"

. . . . . .

. . . . . .

Réponse du comte d'Haussonville.

Dans sa réponse, le comte d'Haussonville montre d'abord le comte de Mun, encore capitaine de cuirassiers, faisant le serment, en présence d'un Frère de la Doctrine chrétienne et de trois amis réunis dans une chambre d'ouvrier, de consacrer désormais sa vie au service de deux causes inséparables à ses yeux : la cause de l'Eglise et celle du Peuple :

Ce serment Monsieur, vous l'avez tenu. C'est l'honneur de votre vie privée et de votre vie publique. Celui auquel revient aujourd'hui l'agréable tâche de vous souhaiter la bienvenue aime mieux vous rendre cet hommage que vous adresser, de prime abord, sur votre éloquence des compliments dont la banalité vous lasserait, tant vous les avez de fois entendus. Il lui plait de dire que, si digne d'admiration que soit l'orateur, il y a quelqu'un en vous digne de plus d'admiration encore, c'est l'apôtre.

Depuis le jour, en effet, il y a de cela vingt-sept ans, où plus ému d'entendre, pour la première fois retenir dans le silence général le son de votre voix, que d'entendre siffler a vos oreilles la première balle, vous avez prononcé au cercle catholique de Montparnasse votre discours de début, vous avez bien rarement pris la parole que ce ne fût pour défendre l'une ou l'autre de ces deux causes, les plus nobles qui soient au monde. Chez vous c'est l'apôtre qui a toujours inspiré l'orateur, qui l'a guidé de Lille à Romans, de Vannes à Reims, qui a entretenu son infatigable ardeur et lui a soufflé ses plus beaux accents. C'est à cette unité de pensée et de vie qu'il faut demander le secret de l'influence que vous avez exercée de notre temps. L'éloquence ne serait en effet qu'un art méprisable, une pure jonglerie de mots, si elle n'était au contraire le plus puissant moyen d'action. Mais il faut que, sous la parole, on sente une conviction, et, chez l'orateur, un homme pour qui la parole n'est que le moyen, pour qui le but est tout, un homme enfin prêt, pour assurer le succès de la cause qu'il défend, non seulement à tous les efforts mais à tous les sacrifices. C'est, Monsieur, parce qu'on sent cette conviction et qu'on devine cet homme en vous, que vous produisez toujours sur tous ceux qui vous entendent une impression si vive.

D'où est né, chez le comte de Mun, cette double vocation d'apôtre et d'orateur? Le comte d'Haussonville, après l'avoir recherché dans l'hérédité, conclut que le nouvel académicien ne doit rien qu'à lui-même, et il continue :

Rien au dessus de la croix! Rien au-dessus de l'Eglise. Telle a été, Monsieur, la devise de votre vie. Aux intérêts de l'Eglise, tels que vous les avez compris, vous n'avez jamais rien préféré, et vous avez su faire, dès que vous avez embrassé sa cause, le sacrifice qui pouvait vous coûter le plus. Pendant trois ans vous aviez donné le spectacle original d'un conférencier en épaulettes, d'un dragon orateur, qui portait dans des réunions populaires une parole ardente, respectueuse des personnes, mais peu ménagère des doctrines. Ce rôle était difficilement compatible avec la présence dans les rangs de cette armée qu'on a eu raison d'appeler la grande muette, qui doit le demeurer toujours. Vous l'avez compris, spontanément, vous avez donné votre démission. Mais vous l'avez fait avec regret, presque avec douleur.

. . . . . .

. . . . . .

La population en Australie.

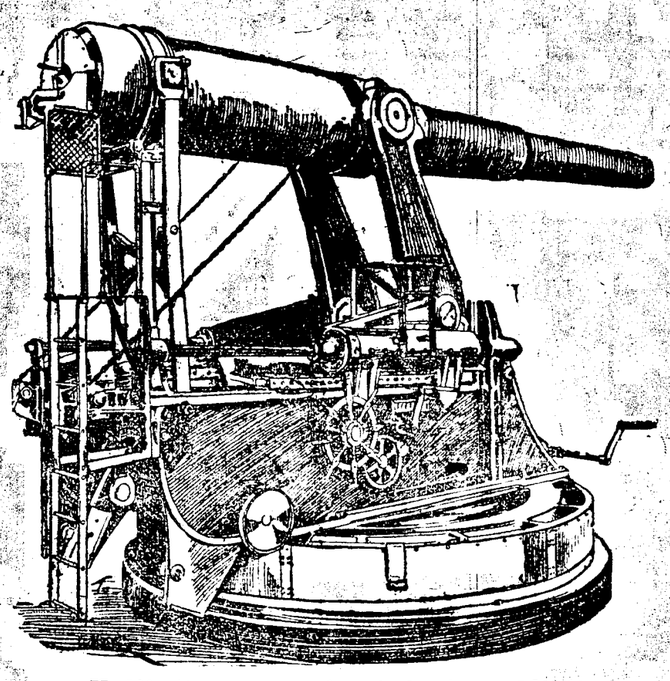
L'office de statistique de Victoria évalue la population des colonies australiennes, à la fin de 1897, à 4.410,124. Au moment du recensement de 1891, les chiffres étaient de 3.809,895, de sorte que l'augmentation depuis lors est de 15.75 0[0.

La population de la colonie de Victoria est estimée à 1,175.238, avec une augmentation de 35,833.

L'excédent des naissances sur les décès a été de 127,418, pendant cette période, mais il y a eu 91,000 émigrants.

L'accroissement dans la colonie de Victoria a été de 3.14 0[0, dans la Nouvelle-Galles du Sud de 16.89, dans l'Australie méridionale 1329, et dans l'Australie occidentale 225.33.

L'ACTUALITE



Modèle du canon américain le plus moderne.

Echos de l'Etranger

Allemagne.

La «Freisinnige Zeitung» croit savoir que les élections pour le Reichstag auront lieu entre le 15 juin et le 1er juillet, et que les élections pour la Chambre des députés de Prusse se feront en automne.

—C'est un officier, cette fois, qui supporte les conséquences de ces mêmes préjugés militaires qui ont causé l'année dernière à Carlsruhe la mort d'un homme assassiné par le lieutenant Brüsewitz.

Le code spécial qui régit les officiers déclare qu'au cas où un officier est insulté ou frappé publiquement par un civil, il doit le tuer sous peine de perdre son honneur d'officier, ce qui entraine sa radiation définitive des rôles de l'armée.

Or, à Augsbourg, un lieutenant d'infanterie vient d'avoir dans un lieu public une altercation avec un commis nommé Degenhart ; ce dernier, qui est de Carlsruhe, semble avoir été influencé par l'affaire Brüsewitz, qui a provoqué une grande animosité contre l'armée.

Il appliqua à l'officier un soufflet en pleine figure ; l'officier, étourdi par le coup, perdit connaissance, pendant que son adversaire prenait le large. Le conseil d'honneur du régiment se prononça à l'unanimité pour la mise à la retraite d'office du lieutenant, dont la carrière se trouve ainsi brisée parce qu'il n'a pas tué son insulteur.

L'affaire a eu son épilogue devant le tribunal : l'ex-officier poursuivait le commis, qui s'en est tiré avec douze jours de prison.

—On annonce de Stuttgart la mort de M. Riecke, ministre des finances du royaume de Wurtemberg. Il était né en 1830 et avait consacré toute sa vie à l'étude des questions économiques. Après la mort du roi Charles en 1891, le roi Guillaume l'appela à la direction des finances du pays. Depuis sept ans il s'est appliqué à reformer le vieux système fiscal et à l'établir sur une base plus démocratique. La mort l'a enlevé sans lui avoir permis d'achever son œuvre.

Angleterre.

Les radicaux viennent encore de remporter une victoire électorale (ce doit être la dixième depuis l'avènement du ministère Salisbury). Il s'agissait de remplacer le défunt député de Stepney (Londres), qui appartenait au parti conservateur. M. W.-C. Steadman, radical, et le major W.-E. Evans-Gordon, unionniste, s'étaient portés candidats à sa succession. Le premier a obtenu 2,492 voix contre 2,472 attribuées au second, soit une majorité antiministérielle de 20 voix. Aux dernières élections générales, la majorité gouvernementale s'élevait à 472 voix.

—Le comte de Bradford, qui fut député à la Chambre des communes de 1842 à 1865, avant d'avoir hérité de la pairie paternelle, et qui remplit, dans la maison de la reine, les charges de chambellan adjoint, de lord chambellan, de grand écuyer, etc., a succombé à une courte maladie, dans sa résidence de Stafford. Il était âgé de 79 ans.

Lord Bradford passait pour un des plus fins connaisseurs de chevaux de toute l'Angleterre et il avait été, en son temps, célèbre pour ses prouesses équestres. C'était un tory de vieille roche, un landlord fort riche et un «churchman» véhément. De l'honorable Louisa Forester, qu'il épousa en 1844 et qui mourut en 1894, il eut quatre fils et trois filles. L'aîné, jusqu'à ce jour vicomte Newport, membre du Parlement de 1867 à 1885, lui succède dans ses titres et sa pairie.

Soudan français.

Plusieurs rezzous ont été opérés depuis quelque temps par les Touareg d'Aribinda, dont les terrains de parcours sont situés sur la rive droite du Niger, à une centaine de kilomètres de Tombouctou, écrit un correspondant de Marseille. Pour châtier les pillards, le commandant de la région fit former une colonne comprenant une compagnie de tirailleurs soudanais aux effectifs renforcés et deux pièces d'artillerie de campagne sous les ordres d'un capitaine d'infanterie de marine. Cette troupe atteignit le campement des Touareg à Goursgui et livra bataille. Cinquante Touareg furent tués. De nombreuses femmes et beaucoup de bétail sont tombés entre nos mains. Nous avons eu ni tué ni blessé parmi les nôtres.

La colonne est rentrée à Tombouctou à la fin de novembre, amenant avec elle une députation des vaincus qui sollicitaient l'aman et venaient en discuter les conditions avec le commandant Godschœn chargé de la région de Tombouctou.

Peu après, on apprenait la mort du chef des Maures, Oulad Allouch, à Bassikhounou. Ce chef négociait avec le commandant de la région de Nioro la soumission complète de ses hommes et on devait créer un poste à Rain, point extrême de notre pénétration vers le nord. Mais l'anarchie a suivi dans ce pays à la mort du chef ; les incursions et les pillages ont recommencé. Il a fallu rompre les négociations et depuis les postes français voisins de Oulad Allouch se tiennent sur la défensive.

Athénée Louisianais.

Sommaire du fascicule de mars :

Procès-Verbaux.

Réception des Officiers du «Dubourdieu».

De la Mémoire et de la Mnémonique—M. G. V. Sciniat.

Réformateurs Judicieux des Systèmes Monétaires—M. le Juge Joseph A. Breaux.

Poésie—M. Edgar Grima.

La Chasse Chaoué—M. Jules Choppin.

Voyage en Espagne (Extrait)—Théophile Gautier.

La mort par les chocs électriques.

Le «British medical Journal» décrit ...les instructives expériences faites par MM. Oliver et Bolam, afin de déterminer le «processus» de la mort lorsqu'elle est produite par les courants électriques.

Deux opinions sont soutenues à cet égard : 1. la mort est due à la défaillance du centre respiratoire (c'est la théorie du savant M. d'Arsonval) ; 2. elle est due à l'arrêt brusque de l'action du cœur. Les expériences de MM. Oliver et Bolam, exécutées avec des courants alternatifs, paraissent établir que la mort résulte plutôt de l'action sur le cœur que de l'action sur la respiration. Dans quelques expériences, la mort paraissait due à la cessation simultanée de l'action du cœur et de la respiration ; mais, le plus souvent, il a été établi que le cœur était le premier organe qui s'arrêtait, la respiration se poursuivant, pendant une courte période, d'une façon rythmée, quoique irrégulière et faible. La cessation des battements du cœur semble être la règle générale, ce qui rend le rappel à la vie plus difficile que dans le cas de suspension des mouvements respiratoires.

En tout cas, ainsi que nous l'avons déjà dit, il convient d'appliquer aux foudroyés le même traitement qu'aux noyés, c'est-à-dire les tractions rythmées de la langue et la respiration artificielle.

THEATRES.

Académie de Musique.

A l'Académie de Musique, la plus grande attraction, c'est Troja, la chanteuse qui nous est arrivée de New York, où elle a fait, plusieurs semaines, la joie des habitués de Koster et Bial, sans compter "All comfort of Hope" et "Bulls and Bears", qui ne contribuent pas peu aux succès des représentations.

St-Charles.

Geo. Monroe est réellement très amusant dans le costume dont il s'affuble dans "A Happy Little Home" et il est très bien aidé par la troupe qui l'entoure et lui rend la besogne facile. Cette semaine, grâce à lui, peut être classée au premier rang des plus fructueuses de la saison. Le spectacle dure jusqu'à samedi prochain.

Grand Opera House.

"A Gilded Fool" va faire deux ou trois bonnes recettes au Grand Opera en attendant la reprise, vendredi, de "An American Cittzen," qui a eu un succès de fou pendant trois jours.

Il y a là, pour les amateurs, ne occasion de passer une soirée bien agréable. Goodwin est un excellent artiste.

MOTS DE LA FIN.

Un rapin montre à un camarade une esquisse d'un tableau allégorique qu'il doit envoyer au prochain Salon, et dans lequel figurera un homme du peuple personnifiant le citoyen français.

—Pas très imposant, ton bonhomme, critique l'ami.

—C'est exprès, mon cher.... J'ai voulu indiquer qu'il est surtout.... imposé!

Chalumeau vient d'être père d'un gros garçon.

— Nous l'appellerons Maxime, dit la maman.

—Maxime.... Hum! c'est un nom bien sérieux pour un enfant!

Un mot que le mouvement des palmes rend d'actualité.

Un romancier, parlant, dans son feuilleton, d'un des personnages du roman, en faisait cette description :

«Il avait l'air d'un officier d'académie en bourgeois....»

...Cette enfant a été un ...lent dans notre vie.... Un ...ent plutôt.... Eh bien! ...tenant elle part....l'inci-...est clos....Les uns et les ...s nous n'avons plus qu'à ...chacun de notre côté....

...Et puis, ajouta-t-il, comme ...parlant à lui-même : cela ...mieux ainsi.

...r quoi Dominique ne songea ...qu'à exécuter sa consigne. ...lendemain matin, quand ...elle se réveilla dans son pe-...lit de cuivre,—son lit blanc ...n avait monté de l'entresol ...premier,—le seul meuble que ...père Thibaudier n'eût pas ...lu quand, en bloc, il s'était ...t de tout ce mobilier de la ...Pierre Charron, elle vit Mme ...Croixmaure qui entrait, une ... de fillette à la main, une ... toute noire.

...mais encore l'enfant n'était ...e, jamais on ne l'avait ha-...ée autrement qu'avec le petit ...ment de toile qu'elle portait ...s la maison.

—Oh ! elle n'est pas jolie cet-...robe toute sombre...

—Il faut l'essayer, cependant, ...mignonne...

—Elle est donc pour moi.

—Oui. C'est M. Astier qui ...envoyée pour toi...

—Le monsieur où petite mère ...d de belles...belles robes aux ...nes qui sont bien riches ?

—Justement...Et il a dit qu'el-...t très belle aussi, celle-là.

—Je ne trouve pas, moi.

—Et que tu devais la mettre pour aller voir ton bon-papa.

—Je vais donc y aller ?

—Oui, mon trésor....

—Quand ça madame?....

—Aujourd'hui....ce matin.

—Pourquoi est-ce que je n'y suis encore jamais allée ?

—Parce que....parce que.... il avait affaire, ton bon-papa.... il n'avait pas le temps de s'occuper de toi.

—Et maintenant, il a le temps?

—Oui....tout le temps nécessaire....

—Vous le connaissez, mon bon-papa, madame?

—Oui....je le connais.

—Il m'aime bien ?....

—Quand il verra comme tu es une bonne petite fille....il t'aimera bien.

—Et il sera gentil.... gentil ?....

—Certainement.

—Comme petite mère ?....

—Ce ne sera pas la même chose, ma pauvre chérie... Personne n'est gentil comme une mamam....

—Vous l'êtes bien.... vous, madame....

—Chère petite.... j'ai fait ce que j'ai pu pour remplacer ta mamam.... qui est bien loin...

—Mais elle va revenir ?....

—Pas encore....

—Quand reviendra-t-elle ?....

—Je ne sais pas ...

—Et petit père ?.... il est gentil aussi, lui.... Quand reviendra-t-il ?

—Je ne sais pas non plus.

—C'est bien vilain de m'avoir laissée toute seule...Qu'est-ce que j'aurais fait si vous n'aviez pas été là ?

—Mais j'y étais, mon pauvre petit trésor. Et puis tu oublies toujours ton grand-père, que tu vas voir tout à l'heure !....

—C'est que je ne le connais pas...et ça m'ennuie de mettre une robe noire...si noire, pour aller chez lui.

—C'est comme cela qu'on doit s'habiller... tu sais bien que M. Astier ne fait que de belles robes.

—Et mon chapeau ?....

—Il est noir aussi.

—Toute noire je serai, alors!...

—Quand la mode changera... on te mettra autre chose...

—Je voudrais qu'elle change bien vite, cette mode...

—Ton bon papa s'occupera de cela...

—Vous aussi, madame ?...

—Mais non, ma pauvre petite, puisque c'est chez lui que tu vas demeurer...

—Demeurer... toujours ?...

— Oui, ma mignonne, à la campagne.... dans un grand jardin.... où il y a tout plein de fleurs.... Il n'y a rien de si joli que la campagne...

—Et... ici... je n'y reviendrai plus ?... plus jamais ?...

—Mais... je... je ne crois pas.... non...

—Alors, ni petite mère.... ni petit père.... ni vous... ni Dominique.

Et la pauvre Marcelle eut à ses lèvres attristées ce tremblement des bébés qui font effort pour ne pas pleurer... quand ils en ont pourtant bien envie.

—Si.... si.... ma chérie.... se hâtait d'ajouter Mme de Croixmaure.... nous irons te voir à Brunoy.

—Qu'est que c'est, Brunoy ?

—C'est l'endroit où il y a le jardin de ton bon papa.

—Et vous y viendrez ?

—Oui, ma chérie.

—Quand viendrez-vous ?

—Eh bien !.... je ne peux pas te le dire au juste... mais bientôt....

—Vous me promettez, madame.... bien sûr ?....

La comtesse Hélène eut presque un remords de faire à cette pauvre petite une promesse que certainement elle ne tiendrait pas....Mais il fallait bien lui mettre au cœur un peu de joie et de confiance.

— C'est entendu.... Faisons vite cette toilette, Dominique attend....

—C'est avec Dominique que je vais chez grand-père ?

—Oui.... Ça ne t'ennuie pas de partir avec lui ?

—Oh ! non.... Je l'aime bien aussi Dominique.

. . . . . .

En babillant comme un petit oiseau, Marcelle s'était laissée vêtir.

Maintenant elle l'avait, cette robe toute sombre dont la tristesse lui causait un instinctif chagrin....

Dans ce vêtement de deuil, sous ce grand chapeau garni de rubans d'un noir mat, elle semblait plus blanche—encore toute pâlichonne—avec ses yeux, ses grands yeux de velours cernés d'un cercle bleuâtre....

C'était le moment de partir.

Dans l'antichambre, Dominique avait rassemblé le bagage de la fillette....

—Je ne vous recommande pas de bien veiller sur cette pauvre petite.

—Oh ! madame la comtesse peut être tranquille.... Je n'ai qu'un ennui, c'est de penser que jamais plus....

Mme de Croixmaure fit un geste en montrant Marcelle qui écoutait :

—Suffit, madame la comtesse.... Je comprends.... Ça ne servirait à rien de lui faire de la peine....

Alors, dans un grand élan de tendresse féminine,—presque de tendresse maternelle,—la comtesse Hélène prit l'enfant dans ses bras.

—Adieu, ma mignonne...adieu, petit trésor....Je te souhaite..... ah ! de tout mon cœur....une vie heureuse.... Et mon seul chagrin, c'est de n'être pas celle que tu aurais aimée et qui aurait veillé sur toi....

—Mais vous viendrez, n'est-ce pas, madame ?....Vous avez promis....insistait Marcelle en rendant autant de baisers qu'elle en recevait..Dominique aussi.

—Oui...Adieu, adieu...

Et la comtesse se sauva dans sa chambre.

C'est elle, à présent, qui avait une grosse, grosse envie de pleurer.

VI

LA MAISON THIBAUDIER

—Brunoy !.... Brunoy !.... criait l'employé en se dirigeant rapidement vers la tête du train arrêté devant la gare.

—Allons, mam'selle Marcelle, nous voilà arrivés.

On vit à la portière apparaître une tête barbue—un bras s'allongeant—et Dominique, ouvrant lui-même le verrou de sûreté, sautait sur le trottoir de la voie.

—Attendez.... Attendez, mam'selle Marcelle.... que je prenne d'abord les paquets....

Quand il les eut posés à terre :

—A vous maintenant.

Il tendit les bras, et la petite fille apparut à son tour.

Heureux âge! Dominique, tout le long du trajet l'avait amusée en lui montrant,—avec d'interminables explications — toutes ces maisons, tous ces jardins, tous ces parcs qui semblaient se sauver sur le passage du train—et Marcelle était enchantée de son voyage.

A tous les jardins elle avait demandé :

—Est-ce comme ça le jardin de mon bon-papa ?

—C'est plus beau que ça, avait chaque fois répondu Dominique, avec l'accent de la conviction la plus profonde.

—Et il y a bien des fleurs ?

—C'en est plein.

De sorte que la petite ne se faisait nul ement prier, à présent, pour le suivre.

Ils avaient traversé la passerelle qui franchit la voie ferrée et ils arrivaient sur l'esplanade devant la gare, Dominique portant, d'une main une valise, de l'autre un carton,—tout le bagage de l'enfant,—Marcelle trottinant à côté de lui.

—C'est bien loin ? demanda-t-elle.

—Ah ! là-dessus, je ne vous répondrai que lorsque je le saurai moi-même.

Et, avisant un grand gaillard qui était descendu du train en même temps que lui,—un garçon d'une trentaine d'années qui le regardait avec une sorte d'obstination curieuse :

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.